Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 49

Artikel: Lo caporat dè Mourtsi
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-187928

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Alors les heures passaient vite, et je m'entendais appeler avant même d'y avoir songé.

A présent, une magnifique salle, située au coin de la rue Petitot, a remplacé l'ancienne. Un moëlleux divan l'entoure, les murs sont ornés d'une riche tapisserie aux reflets d'or, le plafond, de fines sculptures, et des peintures émaillées représentant le Rhône et l'Arve mêlant leurs flots bleus et gris, arrêtent nos regards. Un concierge d'une taille imposante, et de l'air le plus distingué, en fait les honneurs, mais de livres point. Seul, le Bottin genevois trône sur un rayon, dans sa belle reliure rouge.

Je me vengeais donc sur le prosaïque Bottin, lorsque le coup de sonnette m'avertit que mon tour était arrivé. Je trouvai derrière la grille un jeune homme qui discutait assez vivement avec l'un des employés.

— Quels sont vos noms et prénoms? demandait celui-ci.

— Jacques Henri.

— Mais quel est votre prénom?

— Henri Jacques.

— J'entends, mais je vous demande quel est votre nom de famille.

— C'est Jacques Henri, m'sieu.

— Mais ce sont deux noms de baptême, vous avez bien un nom de famille, est-ce Henri ou Jacques?

— Eh bien, c'est Jacques.

Cette discussion m'avait fort diverti, et je déplorai l'inconvénient d'avoir un nom de famille qui ressemble à un nom de baptême, et un nom de baptême qui ressemble à un nom de famille.

* * *

Les Mouettes. — Avec l'hiver, à Genève, apparaissent les mouettes. C'est charmant de les voir voler en troupes, près de nos quais et de notre port. Leurs blanches ailes se détachent sur le bleu pâle du ciel, sur l'azur plus sombre du lac. Ce spectacle attire chaque jour de nombreux amateurs au Jardin anglais et sur le pont du Mont-Blanc. Là, se pressent, malgré le froid qui colore les joues, des curieux de tous âges : Le vieillard, la mère de famille, le gamin de Genève, et surtout des troupes d'enfants mutins, frais et roses, avec leurs bonnes en tablier blanc. Il faut voir leurs yeux brillants de joie, entendre leurs francs éclats de rire, lorsqu'un oiseau, rasant presque leurs petits visages, enlève prestement dans son bec la mie de pain qu'ils viennent de lancer.

Et puis voici un petit drame :

Une mouette envieuse poursuit la première pour lui ravir l'objet de sa convoitise. La curiosité redouble. Toutes les figures expriment l'émotion de l'attente. Qui l'emportera?...

Soudain un gros cygne s'avance majestueusement, fond sur les combattants qu'il sépare, et... emporte la proie. Et les cris, les trépignements, les rires, d'accueillir cette petite scène.

Ce dénoûment est assez fréquent dans le monde. Combien ne voit-on pas de cygnes à l'air grave calmer les débats en s'emparant de l'objet de la lutte. Et combien même cherchent à produire la lutte pour y trouver leur avantage

GIBBY.

Cully, 2 décembre 1883.

Monsieur le Rédacteur,

Les bébés hurlants dont vous parlez dans votre prédédent numéro sont originaires de la Suisse, ou tout au moins l'idée d'empêcher les passagers d'entrer dans les wagons, par des cris d'enfants. Etant encore étudiant, je passais une fois par le chemin de fer badois de Schaffhouse à Bâle, avec un ami ; à chaque station, je me plantais à la portière, tandis que mon camarade, assis dans un coin du wagon, imitait les piaillements enfantins, par les sons de voix les plus désagréables.

Etait-ce malice? ou simplement le fait du hasard?... mais déjà, à la troisième station, le conducteur nous expédia une femme portant dans ses bras un enfant qui poussait des cris déchirants.

— Montez, madame, fit-il en ouvrant la portière de notre wagon, il y en a déjà un qui crie là-dedans.

G.

Lo caporat dè Mourtsi.

On gaillâ dè pè Mourtsi s'étâi z'âo z'u einrolâ pè Naples. Dein son dzouveno teimps, stu compagnon, que fasâi lo bovairon, passâvè tot lo tsautein, du lo sailli-frou tant qu'à la fin dè l'âoton, à gardâ lè tchivrès pè clliâo montagnès ein dessus dè Mourtsi ; lo *mont Teindro*, lo *Risel*, lo *Chatel*, iô s'amusâvè à medzi dâi frïès et dâi mâorons et à couilli dâi z'alognès, tandi que sè cabrès brottâvont décé, délé, et que l'allâvont bâirè dein la *Malagne*, on petit riô que passè eintrè Mourtsi et Molleins et que s'ein va redjeindrè lo Vayron ein dézo dè la tiolâire dè Pampegny.

Quand don cé coo fut frou dè l'écoula, s'ein allâ vôlet on part d'ans, aprés quiet s'einrolâ po Naples. L'étâi galé luron, dégourdi, allurâ, et pas bête, allâ pi ! Assebin on iadzo pè Naples fe dè suite bin notâ, kâ l'étâi bon sordâ et cognessâi bin son serviço. On iadzo que y'avâi fauta d'on caporat dein sa compagni, lo capitaino ne savâi pas quié férè, po cein que l'avâi dou z'hommo que mretâvont lè galons, don cé dè Mourtsi et on autro ; et l'étâi su lo balan, ne sachant pas à quoui lè bailli. Kâ dein clliâo régiments, faillâi dè la cabosse militére po poâi avâi lè galons, et cein n'allâvè pas coumeint dein lè compagni dè mouscatéro dè per tsi no lè z'autro iadzo, iô cé qu'avâi einviâ dè veni caporat n'avâi qu'a pâyi dâi quartettès âo majo, et à portâ onna matola dè bûro âo capitaino. Cein n'arâi rein servi pè Naples.

Lo capitaino étâi don su lo balan po savâi à quoui baillerâi lè galons, et aprés avâi ruminâ on bocon, sè peinsâ que vu que l'étont ti dou tot bons, volliâvè coumeint dè justo nonmâ caporat cé qu'arâi lo mé fé dè campagnes, et le fe criâ ti dou.

— Où avez-vous servi, se fe âo camerado dè cé dè Mourtsi?

Et lo troupier lâi dit que l'avâi fé lè guierrès dè la Calabra et dè la Sicila.

— Très bien ! se repond lo capitaino, que lâi avâi assebin étâ.

— Et vous, se fe à cé dè Mourtsi?

Lo compagnon dè Mourtsi, que n'avâi jamé vu lo fû, mâ qu'avâi on toupet dâo diablio et à quoui lè

meintès ne cotâvont pas tant, lâi repond de n'air crâno, ein porteint la man drâite à son chacot:

— Mon capitaine! J'ai fait les célèbres campagnes du *Mont Tendro* et du *Riselo*; aprés le fameux siége de *Chastello*, je suis entré le premier dans la place, et j'ai assisté à la prise du pont de la grande *Malagne*, d'où je suis rentré dans les cantonnements amenant seul un troupeau de 125 chèvres conquises sur l'ennemi.

— Soldat! se lâi fe lo capitaino, à dater de ce jour vous serez caporal dans les armées de Sa Majesté le roi de Naples et de Sicile, car votre brillante conduite dans les campagnes sus-mentionnées vous désigne pour ces fonctions. Continuez!

Et l'est dinse que lo veladzo dè Mourtsi a étâ represeintâ pè on caporat dein lè z'armées dè Naples.

LA NUIT AUX ÉMOTIONS

IV

— Oh! démon! murmura le chef des bohémiens.

— Le lendemain, continua Zéphora, en arrondissant ses bras autour du cou du Tzigane, dès que l'aube a lui, et l'aube est bien tardive à la fin de décembre, on vient pour achever l'ouvrage inachevé la veille; en voyant la tombe entr'ouverte, on crie au miracle ou à la violation de sépulture; la journée se passe à avertir la police, à visiter le cercueil, à reconnaître que les trésors de la morte ont disparu; dans l'après-midi, une visite officielle a lieu; procès-verbal est dressé; on réfléchit, on cherche le coupable...

— Et on le trouve dans sa voiture? ajouta Frantz.

— Non, car aussitôt l'opération terminée, les bohémiens sont partis sans tambour ni trompette, à vingt lieues de là. — Dans le cas peu probable où les soupçons viendraient à les atteindre, la frontière est proche: arrivât-on à les rattraper, ils auront eu tout le temps voulu pour mettre en lieu sûr l'objet des recherches et jurer qu'ils ne savent ce qu'on veut leur dire.

Il y eut un moment d'admiration parmi le groupe, qui n'avait pas perdu un mot de cette conversation.

— La chose en vaut-elle la peine? demanda Frantz, l'œil animé et en regardant fixement Zéphora.

— Les uns évaluent le tout à dix mille francs; d'autres prétendent que cette valeur peut-être doublée; en tous cas, nous verrons bien, si toutefois maître Frantz se décide.

— Qui fera le guet?

— Moi, répondit Zéphora.

— Allons, c'est chose décidée, répartit Frantz: à minuit, nous qui n'avons point peur des morts, nous irons leur faire visite, Wilfrid nous accompagnera et Boëtzen fera en sorte que le cheval soit attelé au moment où nous reviendrons.

Les deux individus désignés aquiescèrent de la tête; on se mit à table et le repas fut des plus gais.

Vers minuit, Frantz, Wilfrid et Zéphora sortirent de la voiture, depuis longtemps déjà sans lumière. — Comme ils l'avaient supposé, Neufchâteau dormait; gagner les abords du cimetière fut l'affaire de quelques minutes; les trois misérables marchaient en silence; les chaussons qu'ils avaient aux pieds amortissant le bruit des pas, on eût dit, effectivement, des ombres qui glissaient sur le sol un peu durci par un commencement de gelée depuis la disparition du jour.

Pas un bruit ne troublait le silence de la nuit; pas une lumière ne brillait dans les habitations voisines; c'était l'heure du repos pour les honnêtes gens, mais aussi l'instant du crime pour les autres.

Arrivés au pied du mur, Frantz en mesura la hauteur; celle-ci était des plus insignifiantes, deux mètres au plus le séparaient des premières tombes. — Wilfrid fit la courte échelle à son chef de file et d'une enjambée Frantz tomba de l'autre côté.

— A ton tour, Wilfrid, dit Zéphora, le pied dans mes mains et en avant.

Wilfrid appuya son bras droit contre le mur, plaça le pied gauche dans les mains de la bohémienne qui avait le dos tourné contre le mur, et prit son élan; cinq secondes après, il avait rejoint maître Frantz.

Malgré l'obscurité, il ne fut pas difficile aux deux sacrilèges de s'orienter, Zéphora, avant le départ, leur ayant tracé sûrement leur très court itinéraire. Arrivés au caveau, Frantz tira une petite pince d'acier de sa poche et descella les briques qui recouvraient la tombe; le résultat fut tel qu'il pouvait le souhaiter, la maçonnerie céda sans aucun effort.

— Reste-là, dit-il à voix basse à Wilfrid, pendant que je vais descendre, et veille au grain; si tu entends le moindre bruit, jette-moi une pincée de terre sur le dos, je saurai ce que cela veut dire.

Frantz, se tournant la face contre un des côtés du caveau, s'y cramponna les mains et laissa ses jambes glisser à l'intérieur; grâce à sa stature, le bout de son pied rencontra le cercueil déposé au fond.

— Je le tiens, ajouta-t-il en s'adressant à son compagnon.

Ayant pris pied sur le couvercle en épais bois de chêne de la bière, Frantz entr'ouvrit le devant de sa vareuse, et en retira une minuscule lanterne sourde allumée. Il regarda, rapidement, les contours du cercueil, puis plaçant dans une cavité sa lanterne sourde, il s'empara d'une lime qu'il avait apportée et coupa en moins d'une minute les deux crochets qui attachaient le couvercle au cercueil; la chose faite, il souleva le dessus, écarta le drap et se trouva face à face avec le cadavre. Examiner la morte avec sa lanterne fut l'affaire d'une seconde; ainsi que l'avait dit Zéphora, Mme de Verchesne avait été revêtue de ses plus riches vêtements et ornée de ses splendides bijoux.

— Oh! qu'elle est belle, pensa le monstre; c'eût été folie, en vérité, que de laisser tant de richesses ensevelies dans la terre.

Sans perdre un instant, il prit une main froide, inerte, à laquelle brillaient plusieurs bagues enrichies de perles et de magnifiques diamants. Il essaya de retirer du doigt où ils étaient passés ces bijoux précieux; mais ce fut en vain, les extrémités digitales s'étaient un peu gonflées, et la chose demeurait absolument impossible.

Frantz poussa un rugissement de fauve.

— Qu'as-tu donc, lui demanda Wilfrid?

— L'enflure des doigts s'oppose au rejet des objets.

— Ils sont là?

— Aux mains, au cou, aux oreilles, je les vois parfaitement; comment faire?...

— Scie le doigt, coupe la main, arrache les oreilles, peu importe; seulement fais vite.

— Bonne idée, répartit le misérable; allons, à la besogne.

Il s'empara aussitôt d'un stylet, qu'il tenait caché dans la doublure de sa manche, et fit pénétrer la lame dans les chairs du doigt, au-dessus des bijoux.

La morte tressaillit. (*A suivre.*)

Aux ménagères. — Aujourd'hui, mesdames, le *Conteur* vient vous indiquer la vraie manière d'apprêter les pommes de terre dites *à l'italienne*. Il vous suffit d'en prendre quinze ou vingt que vous ferez cuire